

HERCULE.

« Oui, j'en atteste les dieux.

HYLLUS.

« Eh bien, je le ferai en prenant les dieux à témoin que tu me le commandes; je ne puis être coupable d'avoir suivi les ordres d'un père. »

Ainsi Hercule en mourant donne Iole à son fils, comme Mithridate donne Monime à Xipharès. Mais toutes les circonstances sont d'ailleurs différentes : Hyllus n'aime pas Iole et n'est pas aimé d'elle. C'est un devoir que son père lui impose et qu'il n'accepte pas sans beaucoup de résistance. Trouver, comme le P. Brumoy, que les *Trachiniennes* contiennent le germe de la tragédie de *Mithridate*, c'est aller trop loin; mais Racine, qui connaissait à fond le théâtre de Sophocle, a pu lui emprunter ce dénouement.

Les derniers moments du fameux roi de Pont avaient été déjà le sujet d'une tragédie française. En 1635, La Calprenède fit représenter la *Mort de Mithridate*, qui fut imprimée en 1637.¹ C'était le coup d'essai du gentilhomme périgourdin. Dans sa préface, il s'excuse de faire des vers, parce qu'un jeune soldat comme lui, un cadet du régiment des gardes, doit tirer sa gloire non de la plume, mais de l'épée qu'il porte. Il ne daigne pas prendre la défense de ce futile ouvrage; il avoue qu'on doit y trouver beaucoup de fautes contre la langue, et c'est ce qu'on devait attendre, dit-il, « d'un Gascon sorti de son pays depuis quinze jours, et qui ne sait de français que ce qu'il a lu en Périgord dans les *Amadis de Gaule*. » Que si l'on s'avise de lui reprocher d'avoir changé l'histoire, il déclare qu'il sait l'histoire, « et qu'il n'a pas entrepris de décrire la mort de Mithridate sur ce qu'il a ouï dire de lui à ceux qui vendent son baume sur le Pont-Neuf. »

La pièce de La Calprenède s'écarte peu, en effet, des faits historiques. La scène est tantôt à Sinope, dans le palais de Mithridate, tantôt hors des murs de la ville. Pompée est un des per-

1. Chez Anthoine de Sommaville, in-4°.

sonnages; il a un long entretien avec Pharnace qu'il affermit dans sa révolte. Mithridate n'est point rival de son fils : il aime Hypsicratée et en est aimé. Cet amour n'est point une faiblesse. Hypsicratée est une amazone, une héroïne qui combat toujours à côté de Mithridate. Il n'y a dans la pièce aucun autre fils de Mithridate que Pharnace. Ce prince est marié; sa femme Bérénice ne partage point sa révolte; elle reste attachée à Mithridate, aimant mieux mourir avec son beau-père que de régner avec son mari. Mithridate, vaincu dans une sortie par les troupes de Pharnace réunies à celles des Romains, prend la résolution de terminer ses jours avant qu'il soit forcé par l'ennemi dans son dernier asile. Pharnace essaye en vain de l'engager à traiter avec les Romains; il ne recueille de cette entrevue que des reproches sanglants et la malédiction paternelle. Il y a quelques beautés dans cette scène.

Le dénouement est plus que tragique : Hypsicratée, femme de Mithridate, les deux filles du roi, Nise et Mithridatie, se font un devoir et un point d'honneur de mourir avec lui; et Bérénice même, femme de Pharnace, veut être de la partie. Le poison est le genre de mort adopté; elles se passent l'une à l'autre la coupe empoisonnée; on les voit tomber mourantes l'une après l'autre; elles se font de tristes adieux. Le malheureux roi de Pont, témoin de ce funeste spectacle, environné de ces femmes expirantes ou déjà mortes, s'irrite de vivre encore. Le poison, dont il a emprunté le secours, trahit son espérance. On vient lui annoncer que les Romains approchent, et qu'il n'a pas un moment à perdre s'il veut mourir roi. Alors il monte sur son trône et se frappe de son épée. Pharnace entre aussitôt dans l'appartement; il voit Mithridate et Hypsicratée sur des trônes; sa femme Bérénice et ses sœurs à leurs pieds. A ce spectacle, il est déchiré de remords; il tombe à genoux devant le cadavre de son père et lui demande pardon. Il y a de l'imagination et du pathétique dans l'idée de ce dénouement. Mais l'auteur y abuse du tragique; presque toujours on manque ainsi son effet.

C'est ce qui aurait eu lieu précisément, lors de la représentation, si l'on s'en rapporte à une anecdote qui a couru dans tous les *ana* du XVIII^e siècle et qu'on a répétée à propos de la *Mariamne* de Voltaire. La *Mort de Mithridate* fut jouée, dit-on, le jour de

l'Épiphanie. Au moment où le roi de Pont, après avoir quelque temps délibéré, prend la coupe empoisonnée, et dit :

Mais c'est trop différer...

en la portant à ses lèvres, un plaisant du parterre se serait écrié : « Le roi boit! le roi boit! » Tous ceux qui ont l'expérience du théâtre savent que, lorsqu'une interruption de ce genre peut être lancée avec quelque succès et détourner l'attention du public, c'est presque toujours que cette attention est fatiguée et rebutée. Une saillie, même médiocre, suffit alors à mettre le feu aux poudres.

La pièce de La Calprenède ne ressemble que par le choix du sujet à celle de Racine. Son objet exclusif est de flétrir la trahison. Elle ne serait pas sans mérite si le style en était moins faible. On attendrait peut-être du jeune officier qui, dans sa préface, accroche si crânement sa plume à la garde de son épée, un style hardi, coloré, intempérant. On se tromperait : on n'en remarque, au contraire, que la mollesse et la pâleur. Le cardinal de Richelieu fit lui-même cette remarque : « Cette tragédie, dit-il, est écrite en vers lâches. — Comment, lâches! repartit l'auteur retrouvant toute sa verve gasconne; cadédis! apprenez qu'il n'y a rien de lâche dans la maison de La Calprenède! » saillie qui aurait mis le grand ministre en belle humeur, mais qui n'empêcherait pas que cette fois il n'eût raison.

Le rapprochement de la *Mort de Mithridate* et de la tragédie de Racine ne laisse pas d'être intéressant et curieux. *Nicomède*, de Corneille, offre un sujet de comparaison plus connu : on a mis en parallèle Attale et Pharnace, Nicomède et Xipharès, Laodice et Monime. Il n'y a sans doute aucune imitation d'une œuvre à l'autre, mais ce sont de magnifiques tableaux, dont quelques circonstances offrent de l'analogie, et l'on se plaît à les confronter, à saisir entre eux des traits de ressemblance et comme de parenté.

Le rôle de Monime fut le deuxième que créa M^{lle} Champmeslé dans le théâtre de Racine; le poète la prépara à ce rôle, avec non moins de soin qu'à celui de Bérénice. L'abbé Dubois, dans ses

Réflexions sur la poésie et sur la peinture,¹ cite un des points sur lesquels portèrent ses instructions. « Racine, dit-il, lui avoit appris à baisser la voix en prononçant les vers suivants, et cela encore plus que le sens ne semble le demander :

. Si le sort ne m'eût donnée à vous,
Mon bonheur dépendoit de l'avoir pour époux.
Avant que votre amour m'eût envoyé ce gage,
Nous nous aimions,
(Acte IV, scène III.)

afin qu'elle pût prendre facilement un ton à l'octave au-dessus de celui sur lequel elle avoit dit ces paroles : « Nous nous aimions, » pour prononcer : « Seigneur, vous changez de visage. » Ce port de voix extraordinaire dans la déclamation étoit excellent pour marquer le désordre d'esprit où Monime doit être dans l'instant qu'elle aperçoit que sa facilité à croire Mithridate, qui ne cherchoit qu'à tirer son secret, vient de jeter elle et son amant dans un péril extrême. »

Brossette rapporte la même tradition. Boileau, un jour que la conversation roulait sur la déclamation, récita ce passage avec une véhémence dont étoient extrêmement émus ceux qui l'écoutaient : « C'étoit ainsi, leur dit-il, que M. Racine le faisait dire à la Champmeslé. »

Juvenon de La Fleur, qui avoit succédé à Montfleury dans les rôles de rois et de paysans, joua le [personnage de Mithridate. D'après l'abbé de la Porte,² « c'étoit un grand homme, beau de visage, fort bien fait, qui excelloit encore pour les caractères de gascon et de capitaine. On dit de lui que c'est le premier acteur qui ait eu ce qu'on appelle des entrailles, c'est-à-dire l'art de se toucher, pour toucher ensuite les autres, ce que Floridor n'avoit pas à ce degré de perfection. » Il se surpassa dans le rôle de Mithridate. Les acteurs, dit Robinet dans sa lettre du 25 février,

Y charment tous les spectateurs...
La Fleur y désignant le roi
Semble être Grec en cet emploi...
La Champmeslé faisant la reine...

1. Tome III, p. 157.

2. *Anecdotes dramatiques*, 1775.

Son heureux époux et Brécour,
Faisant les deux fils pleins d'amour,
Font aussi, sans plus long langage,
Des mieux chacun leur personnage.

Dans la *Deuxième Lettre sur la vie et les ouvrages de Molière et sur les comédiens de son temps*, qui parut dans le *Mercure de France* de juin 1740 et qui est, comme on sait, attribuée à M^{lle} Poisson (Angélique du Croisy), le rôle d'Arbate est assigné à Hauteroche qui remplissait en ce temps-là les rôles de confidants. C'est ainsi que nous connaissons la distribution, à peu près complète, de *Mithridate* à l'origine.

PRÉFACE.

Il n'y a guère de nom plus connu que celui de Mithridate :¹ sa vie et sa mort font une partie considérable de l'histoire romaine; et, sans compter les victoires qu'il a remportées, on peut dire que ses seules défaites ont fait presque toute la gloire de trois des plus grands capitaines de la république, c'est à savoir, de Sylla, de Lucullus et de Pompée.² Ainsi je ne pense pas qu'il soit besoin de citer ici mes auteurs : car, excepté quelque événement que j'ai un peu rapproché par le droit que donne la poésie, tout le monde reconnoitra aisément que j'ai suivi l'histoire avec beaucoup de fidélité. En effet, il n'y a guère d'actions éclatantes dans la vie de Mithridate qui n'aient trouvé place dans ma tragédie. J'y ai inséré tout ce qui pouvoit mettre en jour les mœurs et les sentiments de ce prince, je veux dire sa haine violente contre les Romains, son grand courage, sa finesse, sa dissimulation, et enfin, cette jalousie qui lui étoit si naturelle, et qui a tant de fois coûté la vie à ses maîtresses.³

1. Plusieurs princes ont porté ce nom. Le héros de la tragédie de Racine est Mithridate, troisième du nom, septième roi de Pont, surnommé Eupator; monarque vraiment extraordinaire, et qui joue le rôle le plus brillant dans l'histoire romaine. Il régna soixante ans, et en vécut environ soixante et douze.

2. C'est à savoir, de Sylla, de Lucullus et de Pompée. Cette fin de phrase ne se trouve pas dans la première édition de *Mithridate*, publiée dans le mois de mars 1673.

3. Racine, dans la seconde édition de *Mithridate*, a ajouté les deux dernières phrases de cet alinéa. Les remarques qu'elles renferment sont appuyées par le récit de Plutarque : cet historien rapporte que Mithridate, après sa seconde défaite, envoya à Bérénice, l'une de ses femmes, l'ordre de mourir. Vaincu par Lucullus, il fit porter le même ordre à Monime, qui étoit alors retirée près de la ville de Phernacie. On voit que Racine a cru pouvoir prolonger la vie de cette princesse, puisqu'elle étoit morte longtemps avant la défaite de Mithridate par Pompée.

La seule chose qui pourroit n'être pas aussi connue que le reste, c'est le dessein que je lui fais prendre de passer dans l'Italie. Comme ce dessein m'a fourni une des scènes qui ont le plus réussi dans ma tragédie, je crois que le plaisir du lecteur pourra redoubler, quand il verra que presque tous les historiens ont dit ce que je fais dire ici à Mithridate.

Florus, Plutarque, et Dion Cassius,¹ nomment les pays par où il devoit passer. Appien d'Alexandrie entre plus dans le détail;² et, après avoir marqué les facilités et les secours que Mithridate espéroit trouver dans sa marche, il ajoute que ce projet fut le prétexte dont Pharnace se servit pour faire révolter toute l'armée, et que les soldats, effrayés de l'entreprise de son père, la regardèrent comme le désespoir d'un prince qui ne cherchoit qu'à périr avec éclat. Ainsi elle fut en partie cause de sa mort, qui est l'action de ma tragédie.

J'ai encore lié ce dessein de plus près à mon sujet; je m'en suis servi pour faire connoître à Mithridate les secrets sentiments de ses deux fils. On ne peut prendre trop de précaution pour ne rien mettre sur le théâtre qui ne soit très-nécessaire; et les plus belles scènes sont en danger d'ennuyer, du moment qu'on les peut séparer de l'action, et qu'elles l'interrompent au lieu de la conduire vers sa fin.³

Voici la réflexion que fait Dion Cassius sur ce dessein de Mithridate: « Cet homme étoit véritablement né pour entreprendre de grandes choses. Comme il avoit souvent éprouvé la bonne et la mauvaise fortune, il ne croyoit rien au-dessus de ses espérances et de son audace, et mesuroit ses desseins bien plus à la grandeur de son courage qu'au mauvais état de ses affaires; bien résolu, si son entreprise ne réussissoit point, de faire une fin digne d'un grand roi, et de s'ensevelir lui-même sous les ruines de son empire, plutôt que de vivre dans l'obscurité et dans la bassesse.⁴ »

J'ai choisi Monime entre les femmes que Mithridate a aimées.

1. Florus, liv. III, chap. v; Plutarque, *Vie de Pompée*, chap. xli; Dion Cassius, liv. XXXVII, chap. xi.

2. *Livre sur la guerre de Mithridate*, chap. cii et cix.

3. Dans la première édition, la préface finissoit en cet endroit.

4. *Hist. rom.*, liv. XXXVII, chap. xi.

Il paroît que c'est celle de toutes qui a été la plus vertueuse, et qu'il a aimée le plus tendrement. Plutarque semble avoir pris plaisir à décrire le malheur et les sentiments de cette princesse. C'est lui qui m'a donné l'idée de Monime; et c'est en partie sur la peinture qu'il en a faite que j'ai fondé un caractère que je puis dire qui n'a point déplu. Le lecteur trouvera bon que je rapporte ses paroles telles qu'Amyot les a traduites; car elles ont une grâce dans le vieux style de ce traducteur que je ne crois point pouvoir égaler dans notre langage moderne :

« Cette-ci estoit fort renommée entre les Grecs, pour ce que quelques sollicitations que lui sceust faire le roi en estant amoureux, jamais ne voulut entendre à toutes ses poursuites jusqu'à ce qu'il y eust accord de mariage passé entre eux, qu'il lui eust envoyé le diadème ou bandeau royal, et appelée royne. La pauvre dame, depuis que ce roi l'eust espousée, avoit vécu en grande desplaisance, ne faisant continuellement autre chose que de plover la malheureuse beauté de son corps, laquelle, au lieu d'un mari, lui avoit donné un maistre, et, au lieu de compagnie conjugale, et que doibt avoir une dame d'honneur, lui avoit baillé une garde et garnison d'hommes barbares, qui la tenoient comme prisonnière loin du doux pays de la Grèce, en lieu où elle n'avoit qu'un songe et une ombre de biens; et au contraire avoit réellement perdu les véritables, dont elle jouissoit au pays de sa naissance. Et quand l'eunuque fut arrivé devers elle, et lui eut fait commandement de par le roi qu'elle eust à mourir, adonc elle s'arracha d'alentour de la teste son bandeau royal, et, se le nouant alentour du col, s'en pendit. Mais le bandeau ne fut pas assez fort, et se rompit incontinent. Et lors elle se prit à dire : « O maudit et malheureux tissu, ne me serviras-tu point au moins à ce triste service? » En disant ces paroles, elle le jeta contre terre, crachant dessus, et tendit la gorge à l'eunuque.¹ »

Xipharès étoit fils de Mithridate et d'une de ses femmes qui se nommoit Stratonice. Elle livra aux Romains une place de grande importance, où étoient les trésors de Mithridate, pour mettre son fils Xipharès dans les bonnes grâces de Pompée. Il y a des histo-

1. (PLUTARQUE, *Vie de Lucullus*.) Racine a supprimé plusieurs mots du texte d'Amyot, et y a fait quelques changements, afin de restreindre à Monime ce qui, dans ce récit, s'applique en général aux femmes de Mithridate.

riens qui prétendent que Mithridate fit mourir ce jeune prince pour se venger de la perfidie de sa mère.

Je ne dis rien de Pharnace : car qui ne sait pas que ce fut lui qui souleva contre Mithridate ce qui lui restoit de troupes, et qui força ce prince à se vouloir empoisonner, et à se passer son épée au travers du corps pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis? C'est ce même Pharnace qui fut vaincu depuis par Jules César, et qui fut tué ensuite dans une autre bataille.

MITHRIDATE